

LE BRÉSIL, UN AVENIR RENOUVELABLE

Pierre Dansereau
Professeur d'Écologie
Université du Québec à Montréal

Stefan Zweig, en 1942, publiait son fameux livre "Le Brésil, terre d'avenir". Plus de soixante ans plus tard, ce pays, déjà grand dans ses dimensions géographiques, dans ses ressources naturelles, aura plus que doublé sa population. Cette *croissance*, je m'empresse de le signaler, s'est accompagnée d'une *différenciation* culturelle et économique sans égale en Amérique Latine.

L'offrande que fait le Brésil au monde est marquée par les influences librement subies et par le puissant optimisme de tous les citoyens.

À cette époque, le Canada avait conclu un accord culturel avec l'Itamarati (le Quai d'Orsay brésilien). M. Jean Désy, ambassadeur du Canada, avait mis en place un projet qui prévoyait l'échange annuel de cinq Brésiliens contre cinq Canadiens.

En 1945-46, mon ami Jacques de Tonnancour (peintre) et moi-même (écologiste), accompagnés d'un mathématicien, d'un sociologue et d'un collégien, nous voyagions Nord-Sud alors que cinq Brésiliens d'allégeances disciplinaires également diverses partaient du Sud vers le Nord.

Le voyage New-York – Rio en navire brésilien (le "Maua") fut d'autant plus mémorable que nous devions recevoir le "baptême de l'Équateur" le 6 août, jour tragique d'Hiroshima. La fin de la guerre, dont plus tard nous aurons honte, nous offrait une promesse de la paix et semblait conférer une nouvelle force aux échanges culturels.

Il faut rappeler que cette "invitation au voyage" nous avait pris par surprise et que nous n'avions aucune préparation immédiate (langage, culture, économie, ...) même si notre acceptation spontanée nous trouvait enthousiastes et disponibles.

L'équipage et les passagers du "Maua" étaient presque tous brésiliens. Quelques-uns d'entre eux ont bien voulu nous apprendre des mots, puis des phrases en

portugais. Au débarcadère, l'ambassadeur Désy et le personnel de la chancellerie nous facilitèrent les contacts.

Je fis d'abord quelques conférences en français. Un bon nombre de mes auditeurs me suivaient très bien, à en juger par leurs questions. Mais, j'éprouvais très vivement le besoin de les rejoindre dans leur langue, et d'accéder moi-même à leur culture (jusque dans leur gesticulation).

Les conditions de vie étaient plus que modestes. Le demi-salaire que je conservais de Montréal et les modestes émoluments qui me venaient de l'Itamarati ne nous permettaient, à ma femme et à moi, qu'une petite chambre de pension assortie de trois repas tout de même convenables.

Or, sur le plan professionnel, au contraire, tout allait très rondement. C'est le Conselho Nacional de Geografia et la Fundação Getúlio Vargas (conseil national de recherches) qui me mirent solidement le pied à l'étrier. On me donna les moyens de faire de nombreuses excursions dans la région et on me confia des dizaines d'étudiants dont deux ou trois comme "assistants".

La qualité de mes étudiants était remarquable. Contrairement au mythe de la nonchalance latino-américaine, ils étaient disciplinés et travailleurs. Il faut dire que l'influence de professeurs français, particulièrement du géographe Francis Ruellan, s'était imposée d'une façon très favorable à ma propre démarche. Ardeur au travail, discipline rigoureuse, pied solide sur le terrain, connaissance de la bibliographie, autant de dispositions qui nourrissaient le dialogue du professeur avec ses étudiants. Ceux qui me furent confiés n'étaient d'aucune façon inférieurs à mes étudiants de l'Université de Montréal.

"His principiis muniti", nous avons travaillé joyeusement à déchiffrer le dynamisme des paysages du littoral carioca et du massif de l'Itatiaia. Plusieurs de ces jeunes avaient acquis des connaissances théoriques de l'écologie: progression de la succession des associations végétales, limites de tolérance des espèces, rapports de la forme et de la fonction, compétition et stabilité, etc. Or, leurs professeurs brésiliens ne les avaient guère conduits sur le terrain, et ils n'avaient pas l'œil entraîné à la reconnaissance de ces *processus écologiques*. Ils s'étonnaient qu'un Nordique sans

expérience des Tropiques puisse les identifier et éventuellement les mesurer dans la nature.

L'éveil à des perceptions sensorielles qui déclenchent ou qui confirment ou éprouvent les principes théoriques nous conduisait à un partage qui est la grande récompense d'une *pédagogie bien orientée*. Il faut que celle-ci ne se prive d'aucun moyen, sache ressentir la nécessité de mensurations indispensables par le questionnement que provoque l'appréhension tactile et visuelle.

Tel fut donc mon plus grand bonheur comme écologiste au Brésil en 1945-46. Cette satisfaction professionnelle était soutenue, appuyée, augmentée par ma participation, je disais même à mon immersion, dans la culture brésilienne.

J'ai plus récemment écrit ailleurs (*Liberté*, 208-209: 22-33. 1993) que "je n'ai jamais été dépaysé". C'était dire que le travail professionnel (surtout de terrain) et les amitiés (avec collègues et étudiants) m'ouvraient à une véritable participation aux objectifs du pays lui-même. Mon initiation à la langue portugaise, bientôt utilisée exclusivement sur place, ma lecture d'auteurs littéraires aussi bien que scientifiques m'ouvrait la porte à une réelle participation. Hier encore, dans un film de Fernand Dansereau intitulé "Quelques raisons d'espérer", j'ai eu l'occasion, en présence du magnifique paysage aux pains-de-sucre des environs de Rio, de m'émouvoir en y cherchant quelque trace de mon passage.

Ce premier séjour (1945-46) d'un québécois frileusement inquiet des menaces qui pesaient sur l'avenir de son ethnie, m'avait plongé dans l'optimisme brésilien. L'accueil inconditionnel des influences africaines, japonaises, allemandes, françaises résultait d'une confiance illimitée dans la capacité d'assimilation. Quel choc pour moi, même si mon "nationalisme" des années '30 s'était dissipé.

Cette disponibilité de presque tous ceux que je rencontrais et surtout de ceux avec qui je travaillais m'aura permis de faire des progrès inattendus dans ma propre démarche. Je disais dès lors à mes étudiants: "Si je n'apprends rien de vous, vous n'apprendrez pas grand'chose de moi". Une telle invitation à la liberté d'échange était bien comprise. Elle s'exerçait, je dois l'ajouter, avec la rigueur critique que j'espérais. Je pense avoir construit, durant cette période, le cadre de mon "Biogeography" qui devait

paraître en 1957. En fait, je publiais en portugais en 1954 une première version de ce livre.

Mon immersion dans la culture lusitanienne devait se poursuivre dans les trois décennies suivantes aux sources portugaises. J'étais convié à explorer la richesse accumulée dans ce vieux pays de grands explorateurs dont les héritiers se révélaient un peu mélancoliques. Mais la force et la variété des oeuvres architecturales me rendait perceptible la vision des princes, l'imagination des architectes, l'habileté des ouvriers. Aussi la beauté d'une langue que le Brésil devait américaniser.

Puis ce fut le retour au Brésil au début des années '80. La population allait doubler les effectifs de 1945. L'optimisme des Brésiliens leur avait permis de concrétiser les rêves fous de création d'une capitale nouvelle installée dans le cerrado sauvage. La science et les arts avaient bondi vers de nouvelles appropriations des ressources naturelles et humaines.

Je fus accueilli dans ce paysage désormais gravé dans mon expérience avec la générosité sur laquelle je savais pouvoir compter. À la fin des années '90, mes nouveaux collègues me rendirent le suprême hommage de publier un gros livre (704 pages) contenant la traduction en portugais d'une quinzaine de mes travaux.

Le Brésil aura souffert, comme la plupart des pays latins d'Amérique, de l'emprise dictatoriale, de la corruption politique et d'oppressions économiques injustes. Le manque de sagesse politique que l'Argentine aura vécue jusqu'au désastre économique aura affecté le Brésil beaucoup moins. Aux dernières nouvelles, un espoir de redressement nous est offert.

Nul doute pour moi, le Brésil est la terre exemplaire de l'espoir. La volonté de création, le besoin d'innover, le désir de partage sont les ressorts d'une population qui a de dramatiques sursauts de croissance mais qui s'engage en ce siècle nouveau dans des réalisations courageuses. Ce pays aura une influence notable dans la réponse qu'il faut donner à une mondialisation positive: son histoire fait preuve de sa disponibilité.